

## Les boucles d'oreilles

L'origine des boucles d'oreilles est toute poétique. Elle remonte jusqu'aux temps préhistoriques où l'homme amoureux parait les oreilles de son épouse avec les fruits des cerises ou des bluets des prés. On peut croire que les nymphes et les dryades des bois en connurent la mode. Les peuplades les plus sauvages en pratiquent l'usage, et l'Histoire sacrée nous montre Eliézer donnant à Rebecca des boucles d'oreilles et des bracelets. Dans Homère, elles font partie de la parure des femmes ; Junon les fixe aux lobes rosés de ses fines oreilles. Chez les Grecs, les élégantes se plaisaient au luxe des pierres ou des perles, soit en se perçant le lobe des oreilles, soit en y attachant des ornements garnis de gemmes, sans les percer. Les enfants ne les portaient que du côté droit. Chez les dames romaines, ce fut une folie ; elles portèrent des anneaux ornés et décorés, si riches et si pesants, nous dit Sénèque, que le lobe de l'oreille se déchirait et l'on dut instituer une corporation de masseuses, les "orniculeo ornatrix", dont la seule occupation consistait à donner leurs soins aux coquettes blessées. Les perles furent surtout employées pour former des boucles d'oreilles. Lorsque le commerce eut fait connaître ces produits aux Grecs et aux Romains, le luxe en tira le meilleur parti, et sous les Empereurs, les femmes suspendaient parfois à leurs oreilles la valeur de deux ou trois riches patrimoines.

On trouve dans les plus anciens tombeaux des rois et des reines d'Égypte, des agates, des calcédoines, des onyx, des cornalines, qui ont la forme de perles très rondes et d'un beau poli : elles servaient à faire des boucles d'oreilles.

Le Moyen-Âge eut raison des abus de la mode romaine. Les dames portèrent le hennin qui, cachant l'o-

reille, détruisit pendant plusieurs siècles l'usage des boucles d'oreilles. La Renaissance les remit en faveur. Le fameux Lempereur aida au XVIIIe siècle à l'engouement des pendants d'oreilles. Le XIXe siècle vit d'abord les longues pendeloques, où l'or ouvragé, les pierres précieuses et de délicates trouvailles d'orfèvrerie se mêlèrent pour former d'artistiques chefs-d'œuvre. Vers la fin du XIXe siècle, cette jolie mode parut pour faire briller le riche solitaire, l'unique gros brillant, dont la paire bien assortie portait le nom de dormeuses, peut-être parce qu'on ne les quittait point pour dormir. La perle, plus discrète, mais d'une valeur presque égale si l'orient et la grosseur en étaient remarquables, fut bientôt préférée par les femmes dont le luxe était plus réservé et d'une distinction plus parfaite. Peu à peu la mode diminua d'intensité et se confina parmi les classes plus bourgeoises d'esprit, où la richesse extérieure est prise davantage. Les vraies grandes dames ne portent plus la boucle d'oreille, et l'on ne fait plus percer l'oreille des fillettes pour les condamner à un usage tout aussi barbare, si on y réfléchit bien, que celui des sauvages qui se percent les cartilages du nez pour y introduire un anneau. Nous sommes loin des préjugés de nos mères-grands, qui prétendaient qu'en percent les oreilles d'un enfant, on le préservait d'humeurs malignes... Et il convient de féliciter les femmes de cette décision. Quoi de plus charmant que la coquille nacrée d'une jolie oreille ? Ne la déformons pas. Il reste assez de parures et de bijoux pour sacrifier cette inutile cruauté et cette mode barbare.

N'avons-nous pas la boucle de ceinture, tantôt esthétique, tantôt gemmée de pierres les plus chatoyantes ? Qui n'a admiré les conceptions de Lalique et de son école ? Et les boucles de souliers, luxe charmant et discret, où le diamant s'allie à l'or ciselé ? Et les montres, bijoux délicieux, où l'émail, la miniature, le brillant et l'or forment d'artistiques trésors. Et le bijou bizarre de

cette année, la jolie épingle à cheveux, pierres serties et compositions nouvelles, de plus en plus volumineuses ? Et le jeu de breloques, le petit miroir, la boîte à poudre, les fantaisies minuscules et drôlatiques, si prisées il y a quelque dix ans, mais qui tend à disparaître pour faire place à la bourse aux mailles d'argent et d'or, toujours, toujours plus grande, et qui a fini par devenir le petit sac à main, successeur du gentil réticule de nos aïeules. Et enfin, et surtout, les longues et fines chaînes qui retiennent l'indispensable face-à-main d'or ou d'écaillé, ou le grand manchon de fourrure rehaussé de dentelles. Quel luxe de délicates orfèvrerie dans ces jolies chaînes délicieusement travaillées et où brille de ci de là quelque belle perle ou quelque précieuse pierre.

Enfin, les bijoux sont le champ le plus inépuisable de la coquetterie féminine, un de ceux les plus intéressants à explorer dans ses fugaces changements et ses multiples aspects.

LOTTE.

## Au Théâtre National

Le genre-révue est fondé à Montréal depuis l'apparition au National de "Ohé ! Française !" Durant trois semaines consécutives, il y a eu salle comble à ce théâtre, succès qu'aucune pièce n'a pu encore obtenir en notre ville. Parmi les auteurs, nous remarquons un confrère M. Ernest Tremblay à qui nous offrons nos compliments.

"The Graphic", un magazine de Londres, très en vogue contient de nombreuses illustrations sur la ville de Prince Rupert, qui doit son développement et son accroissement à la ligne du Grand-Tronc qui la traverse. Cette ville sera de plus le terminus dans l'Ouest du chemin de fer du transcontinental.

Le havre de cette ville est le plus beau du monde. Il y a trois ans, l'emplacement de Prince-Rupert n'était qu'une forêt vierge ; aujourd'hui les édifices s'élèvent rapidement et d'ici à peu de temps des parcs, des avenues, des plateaux étagés en feront la plus belle ville de cette partie de la Colombie. Son port deviendra, sans doute le terminus de la ligne transocéanique du Pacifique Canadien, et ses terrains si féconds et si riches sont destinés à devenir les greniers de l'Ouest canadien.